

L'espoir dans l'oeuvre de Hamed Abdalla

André Videau

Citer ce document / Cite this document :

Videau André. *L'espoir* dans l'oeuvre de Hamed Abdalla. In: Hommes et Migrations, n°1120, mars 1989. Les nouvelles solidarités. pp. 58-59;

https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1989_num_1120_1_5742_t1_0058_0000_1

Fichier pdf généré le 07/05/2018

L'ESPOIR dans l'oeuvre

de Hamed ABDALLA

Quelques toiles seulement, sur la thématique de l'espoir (al amal) sont présentées dans cette petite salle d'exposition. Seront-elle suffisantes pour donner un aperçu de la qualité et de la variété de l'oeuvre d'un artiste très prolifique ?

Le peintre Hamed Abdalla né au Caire en 1917 et mort à Paris en 1985, était l'un de ces hommes de culture orientale, profondément ancré dans son pays et attaché à son peuple, mais qui, par la connaissance, le voyage, la rencontre, l'adaptation, a su capter pour l'assimiler le meilleur de la culture occidentale et installer son oeuvre, pourtant très caractéristique, à la charnière des deux mondes.

Homme plus de syncrétisme et de conciliation que de compromis et de ralliement. Ainsi la découverte admirative du Gréco, le conduira par une nouvelle appréhension de la chrétienté, lui le musulman élève de l'école coranique, à s'imprégner d'art copte et à revendiquer l'apport des minorités chrétiennes au patrimoine culturel égyptien.

Des techniques multiples et parfaitement maîtrisées sont mises au service de l'anthologie restreinte qui nous est présentée : de la calligraphie arabe à des abstractions harmoniques plus modernes, d'un art populaire très représentatif - scènes "croquées" presque à la manière explicite et goguenarde des naïfs - au "folk-art" qui doit autant aux fresques pharaoniques qu'à une adhésion, sans soumission ni permanence, à des mouvements européens contemporains.

Cette diversité ne nuit en rien à l'unité et cela n'est pas seulement dû à un choix circonstanciel, puisque l'espérance, retenue et mise en évidence, fut l'élan majeur de toute l'oeuvre. Il y a aussi la profonde connaissance d'un peuple qui transparaît partout, la volonté constante de partager son destin dans tous les moments sereins ou malaisés, humiliés ou triomphants. Voilà même ce qui fait la trame essentielle des tableaux, quels que soient les procédés, les lieux, les époques, les figures.

C'est le même fellah véhément esquissé en 1938 que l'on retrouve dans une gouache de 1946 ou dans une gestuelle élaguée comme une évocation (invocation ?) signalétique de 1957. Partout le même regard saisi/renvoyé à ce peuple, qu'il soit arcbouté dans ses défis ou paisiblement attablé au Café Manial al Rodah. La même fidélité à "cette Egypte qui, une fois vécue, demeure dans l'intense battement du sang", selon Andrée Chédid.

En janvier au Centre Culturel Egyptien, 3 Boulevard Saint-Michel à Paris.

En complément à l'exposition, nous avons pu nous entretenir sur le devenir de l'oeuvre de Hamed Abdalla avec le fils de l'artiste qui n'est autre que *Mogniss Abdalla*, fondateur de l'Agence IM'Média.

Les trois enfants de l'artiste : Mogniss, Samir et Anissa, s'emploient à développer la connaissance de l'oeuvre de leur père et à perpétuer sa mémoire.

Plusieurs projets sont en cours de réalisation ou ont déjà abouti. D'abord des mini-rétrospectives comme celle qui se déroule actuellement à Paris, à Tunis, à Belfort, à Damas, au Danemark (où il vécut

dix ans et prit épouse), parce qu'elles sont d'une organisation souple et permettent néanmoins, sur des thèmes, des périodes, des techniques (pochoir), de sensibiliser le public à l'oeuvre et de lui faire soupçonner l'immensité du champ d'investigation.

Par ailleurs, des opérations beaucoup plus vastes sont en gestation, notamment à Alger dans le cadre de Riadh el Feth ou à Paris au Musée des Arts Africains et Océaniques.

C'est cependant sur l'Egypte que reposent très logiquement les plus grands espoirs. Un pavillon entier du Musée d'Art Moderne (qui possède déjà une trentaine de tableaux) devrait être consacré à Hamed Abdalla. Une fondation pourrait l'accompagner et rassembler un maximum d'oeuvres (y compris celles appartenant à la famille). Des retards ont été pris mais la situation semble éminemment favorable à les rattraper car l'actuel ministre égyptien de la Culture (ancien attaché culturel à Rome et à Paris) fut un élève de l'artiste.

Enfin, intérêt plus original, ou filiation plus imprévue, l'élite noire occidentale, de plus en plus en quête de racines africaines archaïques et de cousinages prestigieux, après avoir jeté son dévolu sur l'Ethiopie, se passionne pour l'Egypte et envisage très sérieusement d'organiser une grande rétrospective à Londres et à New-York.

Mogniss tient encore à signaler que reste dans l'oeuvre à explorer un continent inconnu : les écrits, "les fragments du discours artistique". De nombreux textes, bien sûr, sur ses démarches picturales, ses admirations, ses conflits, son sens de la communication entre civilisations et écoles, mais aussi des études ou des prises de position plus surprenantes. Sur la calligra-

phie, par exemple, en opposition à l'idée bien ancrée d'une arabesque seulement pieuse et ornementale, un travail seulement de clerc et de scribe, alors qu'il voulait en faire une expression artistique quasi autonome, débarrassée des canons de l'écriture et de la virtuosité. Ou encore sur un personnage qui le fascinait, loin des cénacles de l'art, aux confins du temps connu, le Pharaon réformiste Akhnaton, instigateur du monothéisme !

Il y aurait bien là matière à un ouvrage qui donnerait toute son ampleur au personnage (sans omettre les éléments d'une biographie exemplaire et révélatrice).

Pour le moment, le recours à l'écrit n'est envisagé que comme une mesure conservatoire, autour d'un recueil de témoignages d'une trentaine de personnalités qui l'ont connu.

Force est de constater que beaucoup reste à faire pour que cet artiste, si volontairement situé aux carrefours de plusieurs cultures et de plusieurs formes d'expression, soit à sa vraie place.

Arezki AOUN

Il vient de la Grande Kabylie (les environs de Michelet) dont il a gardé un peu de l'intonation rude, la sincérité sans détours et jusqu'à une brusquerie dans la confiance et la sympathie dès que le courant passe. En un mot : l'authenticité.

Il faut sans doute bien du talent pour parcourir sans compromis et en un temps record, le chemin qui aboutit à l'une de ces prestigieuses galeries de la rive gauche, dans cette chasse gardée des marchands haut de gamme, ce périmètre privilégié des chalands amateurs d'art.

On avait encouragé son goût pour le dessin au lycée de Tizi Ouzou. Il devint élève des Beaux-Arts d'Alger où il passa quatre ans, puis de

Paris où il est "monté" en 1978, pensionnaire de la Cité des Arts.

Son oeuvre se développe sur deux plans : la sculpture, ou plutôt l'organisation structurée d'éléments plastiques et la peinture sur papier. On la remarque vite par l'originalité d'une démarche sans concessions, marquée de signes secrets qui harponnent l'émotion esthétique. Et cela malgré une inspiration libertaire se mettant en pratique dans des oeuvres qui échappent aux normes communément recherchées : le sens de la durée et la maniabilité (il y a aussi de la trivialité dans les critères de l'amateurisme d'art). Ses peintures se déploient sur d'immenses formats et ses sculptures investissent des lieux avec des matériaux subtilement mais provisoirement réunis et jouant encore, de façon presque primordiale, de l'ombre portée, comme un comble de l'éphémère. Dans tous les cas, une étrange occupation de l'espace, qui jusque dans les compositions les plus abstraites, laisse la place aux interprétations passionnées et fait irrésistiblement penser à un décor de théâtre, voire à des éléments de dramaturgie (peut-être une troisième voie pour l'oeuvre à venir ?).

Mais l'attrance pour cette oeuvre d'exception va expliquer aussi sa participation, précoce et fréquente, à des "événements". On le voit en 84 aux Ateliers de l'Arc. Trois fois à la "Jeune sculpture" à Austerlitz. A la très belle exposition collective de Montpellier en 87, "Intensité nomade", qui hélas ne tiendra pas ses promesses de caravane à Rabat, Tunis et Milan !

Parallèlement, il fait des expositions personnelles en 85 et 86 à la Galerie Sit'Art Présent (Raymond Cordier) dans le quartier des Halles.

Arezki Aoun est maintenant, avec quelques-unes de ses dernières grandes compositions, à la Galerie Durand, rue Mazarine. Collectionneurs, critiques et connaisseurs ne cachent pas leur intérêt pour ses surfaces claires, parfois jusqu'à la suavité du bleu et du rose, mais teinées de formes d'un noir calci-

né, fuligineux (jamais assez noir dirait-on et arrachées au charbon, au goudron, à toutes sortes d'ingrédients palpables), espèces d'univers bombardés, déchiquetés ou verrouillés par des ferrailles à peine identifiables, instruments aux volontés disparates pas toujours mis hors d'état de nuire, disjonction de tenons et de mortaises, de clenches, de gâches et de pènes. Comme un monde qui l'a échappé belle face à ces dangers disloqués, une conscience agitée mais où les menaces ne sont plus que des mauvais rêves ou des débris de souvenirs.

Les problèmes d'appartenance dont d'autres font leur tasse de thé ou leurs choux gras, Arezki Aoun les leur laisse bien volontiers. Cette insistance à l'exégèse sur la double culture où certains voudraient le pousser, le plonge dans la perplexité ou, selon les cas, l'énerve. Il a raison de renvoyer à son oeuvre, rien qu'à son oeuvre.

A la Galerie Lucien Durand à Paris, rue Mazarine.

ALGÉRIE regards au quotidien

Photographies
de Hamid BELMENOVAR

Mohamed Dib disait quelque part, à peu de choses près, "la mémoire de nos vieux, c'est notre Bibliothèque Nationale" ; à propos de la même Algérie, Hamid Belmenouar n'est pas loin d'exprimer et de démontrer dans son oeuvre que "les photos qui peuvent encore saisir le passé, même investi, perturbé, transposé par le présent, seront nos musées".

Il y a dans la pratique de ce photographe d'origine oranais, une détermination quasiment théorisée et exclusive à remplir une fonction : celle de collecteur et d'archiviste d'instant, d'attitudes, de personnes, plus que partout ailleurs menacés puisque fortement soumis à une société en voie de muta-